

LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15^{ÈME} SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

DR. B. N. PATNAIK.

MARDI 6 MAI 2008

Gaṅgā

Parmi les femmes du Mahābhārata de Sarala, Gaṅgā est sans conteste la plus vicieuse et la plus mauvaise. La manière dont elle a torturé son mari Śāmtanu ne trouve pas son équivalent dans la littérature puranique dans son ensemble, non pas juste dans le Mahābhārata de Sarala, ou dans la littérature puranique en oriya. Et ce n'était pas seulement parce qu'elle avait tué leurs enfants nouveaux nés. Mais ceci pouvait être imputé à Gaṅgā, d'un point de vue superficiel.

Elle était une femme dupée par le destin, doublement dupée en fait : elle n'avait pas pu épouser celui auquel elle s'était engagée, et elle devait épouser quelqu'un d'autre à la place. Et cela par suite d'un grave malentendu de sa part, bien qu'elle tende à en rendre d'autres responsables. Elle était probablement trop profondément désappointée pour réfléchir sagement. Mais peut-être en était-elle incapable ; sauvage et passionnée de nature, elle n'était pas du genre à accepter sereinement son destin.

Elle s'était dédiée au seigneur Śiva. Née humaine, elle attendait son fiancé divin, qui avait disparu dans le monde inférieur. Son père savait qui elle était et qui elle attendait.

Le roi Śāmtanu du clan des Kuru était un grand adorateur de Śiva, et, satisfait de lui, le grand dieu le bénit sous le nom de *dvitīyeśvara* (second Śiva). Une fois Śāmtanu, habillé comme Śiva, avec les cheveux emmêlés et des cendres étalées sur tout son corps, se promenait à proximité de l'endroit où Gaṅgā vivait. Il ressemblait à tel point à Śiva que même les dieux s'y trompaient. Gaṅgā le vit alors qu'il pratiquait son ascèse et fut éperdue. Et, dans

un moment d'inattention, elle le confondit avec son seigneur et demanda à son père de le lui faire épouser. Il fut trop heureux de lui obéir !

Elle ne mit pas longtemps à réaliser son erreur. Elle la réalisa durant la cérémonie du mariage même. Elle refusa d'épouser Śāṃtanu, mais revint sur sa décision quand son père lui dit que le crime de trahison lui serait imputé si elle ne l'épousait pas. Il lui rappela que c'était elle qui avait voulu qu'il la lui donne. Elle avait été une fille prévenante ; auparavant, quand son père lui disait qu'il avait peur que si elle restait non mariée et devenait nubile dans sa maison, cela apporterait un grand malheur à ses ancêtres, elle l'assurait qu'elle arrêterait sa croissance et resterait une enfant dans sa maison.

Gaṅgā dit à Śāṃtanu qu'elle attendait d'épouser Śiva et lui annonça tout de go qu'elle était rebelle et sauvage, qu'elle ne pouvait être contrôlée même par Śiva, Brahmā et Viṣṇu, et que chacun d'eux l'avait abandonnée, pour ainsi dire. Sachant cela, il devait décider s'il voulait l'épouser ou non. Śāṃtanu n'avait pas le choix. Il était sûrement trop amoureux d'elle pour refuser le mariage. Il dit qu'il trouvait normal qu'un mari soit protecteur, généreux, et même indulgent envers sa femme. Alors, elle lui dit qu'en tant que mari, il devait la servir continuellement, qu'il devait ne jamais se mettre en colère contre elle, ou se conduire mal envers elle, ou la réprimander, et que le jour où il l'appellerait gaangi¹ au lieu de Gaṅgā, elle le quitterait. C'est ainsi qu'elle préparait sa prise de liberté. Śāṃtanu lui promit tout.

Elle tortura son mari de toute les manières possibles. Elle avait autant d'imagination pour trouver des moyens de le blesser et de l'humilier, qu'elle était impitoyable. Elle le privait de nourriture, ne lui faisait à manger qu'une fois tous les trois jours, lui cuisinait une nourriture sans goût et le battait même quand elle le voulait. Elle déchirait ses vêtements, détruisait ses livres sacrés, se refusait à lui quand il la désirait, et le forçait à avoir des relations sexuelles avec elle aux jours propices, quand c'était défendu. Elle ne lui permettait pas de pratiquer ses devoirs religieux.

Un jour, elle demanda à Śāṃtanu où se trouvait Śiva. Elle pensait qu'il pouvait le savoir puisqu'il était un de ses grands dévots. En fait, il le savait, lui dit-il ; il avait été vu à Kapila. Elle se réjouit en secret ; c'était ce qu'elle avait attendu pendant des milliers d'années, et elle décida de quitter Śāṃtanu le plus tôt possible. À partir de là, elle tortura son mari encore plus sévèrement. En sa présence, elle tua son premier-né presque immédiatement après sa naissance. Par peur d'elle, Śāṃtanu laissa ses deux fils non-nés d'une femme, Citrāṅgada et

¹ NdT. gaangi en oriya est une façon irrespectueuse d'appeler Gaṅgā.

Vicitravīrya (nous passerons sur les détails de cette naissance pour ne pas nous empêcher de nous concentrer sur l'histoire de Gaṅgā) à la garde du sage Paraśāra et de Satyavatī. Un jour, Gaṅgā les aperçut et pensa qu'ils étaient les enfants de Śāmtanu. Elle les maudit ; ils mourraient sans descendance.

Gaṅgā tua encore cinq des enfants de Śāmtanu, de la même façon qu'elle avait tué le premier. Quand elle allait tuer le septième, Śāmtanu l'arrêta. Il la gifla, la maudit et lui arracha l'enfant. Et il l'appela gaangi².

Elle était heureuse quand elle se leva pour le quitter. Elle lui dit qu'elle avait tué ses six enfants pour le provoquer. Il avait prononcé le mot interdit et avait ainsi violé les conditions de leur mariage. Śāmtanu la prit dans ses bras et essaya de la retenir en lui demandant comment l'enfant pourrait vivre sans le lait de sa mère. Gaṅgā se dégagea et lui dit qu'elle ne se souciait pas de ce qui pourrait arriver à l'enfant : qu'il vive s'il le voulait ou qu'il meure s'il le voulait. Cela s'avéra être une faveur pour l'enfant ; la mort ne l'atteindrait que quand il le voudrait.

En le quittant, elle maudit Śāmtanu parce qu'il l'avait touchée. Elle n'était plus sa femme, elle avait acquis le statut d'épouse de son guru, Śiva. Il avait ainsi commis le crime d'avoir touché la femme de son guru. Elle le maudit ; il serait tué par le fils de son enfant, que son père nomma par la suite Bhīṣma.

C'est la fin de l'histoire de Gaṅgā, dans une version du Mahābhārata de Sarala. Le seul lien qu'elle eut avec son fils, fut involontaire ; en plus de Bhīṣma, il vint à être connu comme le fils de Gaṅgā. Dans une autre version, cependant, elle n'oublia pas son fils. Quand il tomba sur le champ de bataille du Kurukṣetra, elle lui envoya des sages révéérés avec le message que le moment n'était pas auspiceux pour mourir et qu'il attende pour cela que vienne le moment auspiceux. Pour Bhīṣma, bien sûr, cela n'était pas nouveau ; il n'avait pas besoin qu'on lui dise quand il devait mourir. Quand les sages revinrent et lui dirent que son fils était exceptionnellement sage, elle en fut heureuse.

Gaṅgā a été une bonne fille, mais une femme infecte pour Śāmtanu. Il n'y a pas de mots pour décrire quelle mère terrible et révoltante elle a été, et on est choqué quand on considère qu'elle a fait tout cela délibérément, pour des fins égoïstes. Il est vrai qu'elle était impliquée dans une situation difficile, et aussi qu'elle avait averti Śāmtanu qu'elle allait être indomptable, mais cela ne justifie pas dans la plus petite mesure tout ce qu'elle a fait. C'est encore plus écœurant quand on considère le fait que c'était elle qui était la cause de sa condition.

² NdT. voir note 1.

Mais considérons la Gaṅgā de Sarala d'un autre point de vue. Pour le poète, elle est la manifestation humaine de la puissante rivière Gaṅgā comme il la voyait. Turbulence, sauvagerie, destruction, constituent sa nature essentielle, qu'elle a conservée dans sa forme humaine. C'est aussi dans sa nature de couler et pour cela de briser les obstacles qu'elle rencontre, et elle n'est pas contrainte de couler suivant un chemin donné, ou déterminé. Cependant ce n'est pas seulement cette énergie sauvage qui caractérise la puissante rivière Gaṅgā ; la sérénité est aussi un de ses aspects ; il y a des endroits où elle coule avec une tranquille dignité. Si la façon dont elle a traité Śāṃtanu démontre sa sauvagerie, sa considération pour son père montre l'autre aspect de sa nature. Son mariage avec Śāṃtanu était un obstacle qu'elle était déterminée à briser avec toute la force de sa nature ; elle ne pouvait être arrêtée. Cela n'a pas de sens de la critiquer, elle, une forme de pure énergie, pour son aspect turbulent, ni de la féliciter pour son aspect calme.

Ainsi, avec elle, on peut adopter un point de vue superficiel, et un point de vue profond tout aussi bien. Mais ce ne sont pas des termes d'évaluation, ce sont juste les noms de deux niveaux de compréhension. On ne peut se passer d'aucun des deux pour comprendre pleinement la Gaṅgā de Sarala ; ils se complètent l'un l'autre et ne s'annulent pas l'un l'autre. À un niveau, on la juge dans les termes du système de valeurs que l'on applique aux humains, et on l'admire pour certaines choses et on la condamne pour d'autres, et on essaie même de la comprendre. À un autre niveau, on perçoit juste sa majesté dans ses différents aspects et on réfléchit sur ce symbole riche et complexe, avec ses associations non traditionnelles, qu'elle devient entre les mains de Sarala.

Elle cherchait Śiva, sans relâche, et de façon assez appropriée aussi. La sauvagerie doit rejoindre la sauvagerie. Et Śiva est la description ultime de la sauvagerie. Il est la version védique de Rudra à l'âge puranique : Rudra auquel on offrait la part à laquelle il avait droit dans chaque sacrifice, mais qui n'y était jamais invité.

Mis en ligne par B. N. PATNAIK
Le 6 Mai 2008